



NOËL BALEN

DJANGO
REINHARDT

LE GÉNIE VAGABOND

éditions du
ROCHER

Django Reinhardt
Le génie vagabond

Du même auteur

Romans, nouvelles, récits :

La musique adoucit les meurtres - Face A, Liana Levi (1987), Mille et Une Nuits (2001).

La musique adoucit les meurtres - Face B, Liana Levi (1987), Mille et Une Nuits (2001).

Soledad, Calmann-Lévy (1992).

Séville : balades gitanes, Albin Michel (ill. Jean-Michel Payet - 1994).

La Planche à frissons, Mille et Une Nuits (2002).

Les Fleurs du bal, Fayard (2007).

Les Mystères du vin : petite enquête sur le sang des vignes, Transboréal (2014).

La mort d'un chien... in *Livres secrets*, Castor Astral (2014).

Essais, biographies (musique):

Les grandes voix du jazz, Editions de l'Instant-Jazz Hot (1989).

Charles Trenet, Editions du Rocher (1992 et 2001), réédition France-Empire (2013).

L'Odyssée du jazz, Liana Levi (1993), 6^e édition + CD (2012).

Billie Holiday, corps et âme, Mille et Une Nuits / Arte Éditions (2000).

Miles Davis, l'ange noir, Mille et Une Nuits / Arte Editions (2001).

Histoire du Negro Spiritual et du Gospel, Fayard (2001).

Música Cubana, Fayard (2006).

Ma Nuit avec Neil Young, Castor Astral (2013).

Chet Baker, le clair-obscur, Castor Astral (à paraître 2016).

Mingus Erectus, les fables de Charles, Castor Astral (à paraître

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

roulottes miniatures avec des matériaux de récupération, mais le temps des jouets est révolu et il ne peut plus quitter son banjo, suivant la trace de ses aînés dès qu'il en a l'occasion. Son apprentissage est plus que rapide, tout simplement fulgurant, il ne tarde pas à maîtriser l'instrument et s'invente déjà un style, des formules cinglantes et des respirations inattendues qui laissent déjà effarés tous ceux qu'il accompagne. Les aînés l'invitent bientôt à se joindre aux virées du samedi qui ont lieu Chez Clodoche, une guinguette de La Varenne où les ouvriers parisiens viennent boire et danser jusqu'aux aurores. Malgré son jeune âge, Django ne craint pas de se lancer dans les prouesses techniques que réclament des compositions ardues, telles que *La Montmartroise*, *Reine de musette* ou *Triolets*, sans oublier le célèbre morceau de bravoure *La Valse des niglos*, composé par Gusti Malha – un banjoïste gitan réputé pour sa virtuosité auprès des accordéonistes mythiques que sont Émile Vacher, Louis Péguri, Fredo Gardoni et Albert Carrara.

Le jeune Django apprendra beaucoup, peut-être l'essentiel, au contact de ce musicien original dont les compositions sont toujours exigeantes. Notamment les accords de transition qui s'enrichissent considérablement et que le petit Reinhardt ne tarde pas à reproduire. Des quintes augmentées, des sixtes, des septièmes diminuées et des neuvièmes qui mettent définitivement au rancart les accords dits « à l'italienne », beaucoup moins sophistiqués, voire simplistes. Gusti Malha lui donnera aussi le goût d'improviser des contrepoints pour orner la ligne mélodique des accordéonistes. L'élève est non seulement sérieux, attentif à la moindre indication, mais aussi prêt à devancer les conseils. Il excelle dans l'art de construire des lignes de basse solides qui relancent le morceau sans jamais l'emballer. Son approche rythmique doit énormément à un autre gitan d'envergure : le fameux Poulette

Castro, qu'il a longuement et religieusement écouté sur la zone de la porte de Saint-Ouen. Ce vieux maître de la banduria³ lui a enseigné la technique de la main droite, ce geste à la fois féroce et gracieux qui consiste à ne pas reposer les doigts sur la table d'harmonie pour garder un poignet souple tout en favorisant l'attaque du médiator. C'est tout un art que de frapper les cordes en les caressant, de les câliner tout en les fouettant. Vers le milieu des années 1920, Django ne se prive pas d'expérimenter ses acquis dans les bistrots de la porte d'Italie. On le voit régulièrement, suivi de son frère Joseph, en train d'interpréter des valse à la terrasse du Petit Bicêtre ou À la Route de Dijon. Et c'est là, en pleine rue, que l'accordéoniste Guérino le repère alors qu'il fait la manche en jouant une version enlevée du *Danube bleu*.

Instrumentiste talentueux et redouté par ses pairs, Guérino a de l'expérience et ne se trompe pas. Il a suffisamment roulé sa bosse pour savoir que ce gosse respire la musique, qu'il en sent toutes les nuances et qu'il est digne de le suivre dans les bals musette. C'est ainsi que Django est engagé pour la somme assez rondelette de dix francs par jour. Lorsqu'il débarque dans une salle de la rue Monge pour accompagner le très populaire Guérino, il entre de plain-pied dans le monde redoutable des professionnels. Evoluant sans souci au milieu des marlous taciturnes et des grisettes faussement ingénues, des ouvriers à gapettes et des catins aguicheuses, l'adolescent n'a aucun problème à suivre le mouvement et s'adapte parfaitement au contexte musical. Django n'est encore qu'un gamin aux yeux des vieux briscards du musette, mais tous veulent s'attacher ses services. Ils sentent qu'ils sont tombés sur une perle rare et perçoivent plus ou moins confusément tout ce qu'il apporte de brillance et de trouvailles dans les conventions souvent

routinières du genre.

Negros est bien obligée de laisser faire mais elle reste vigilante. Elle n'oublie jamais de venir le chercher à la fin de chaque soirée et ne se gêne pas pour récupérer le cachet, craignant que son fils n'aille tout dépenser au jeu de dés. Il est vrai qu'il ne parvient même pas à conserver les deux francs qu'elle lui concède pour prendre le métro et qu'il arrive souvent très en retard à son travail après avoir traversé Paris à pied. Ses employeurs apprendront à s'accommoder de ses absences régulières. Django ne vient jouer que s'il en a vraiment envie, jamais par caprice ou par simple fantaisie mais parce que la musique ne se commande pas, elle doit être désirée. Il bénéficiera de beaucoup d'indulgence tant les remplaçants font pâle figure. Un seul banjo vient à manquer et tout est dépeuplé.

Entre 1925 et 1926, après avoir écumé les nuits de Chez Jacquet, rue de la Huchette, œuvré un temps Chez Marteau, place des Alpes, il joue à La Chaumière avec Fredo Gardoni, autre colosse de l'accordéon. Le lieu est situé près de la porte de Clignancourt où la famille est venue planter la roulotte dans la zone adjacente. Django fait désormais partie du milieu du musette et ses collègues l'accueillent avec respect. Il a défrayé la chronique en livrant une version diabolique de *Perle de cristal* lors d'un banquet organisé par Les Amis de l'Accordéon dans un restaurant de La Villette. On l'estime et on le redoute, on cherche sa compagnie en la craignant un peu, et certains chefs d'orchestre osent à peine avouer qu'il leur vole la vedette.

Après avoir servi l'accordéoniste Alexander tous les samedis soirs dans l'ambiance joyeusement enfumée de Chez Berlot, le banjo-guitare de Django est réquisitionné par Jean Vaissade. Cet autre accordéoniste, originaire de Lozère, n'est certainement pas le plus doué de sa génération mais il s'exprime avec conviction. Il propose au jeune Manouche de le suivre pour la saison d'été à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

émouvantes soient-elles, n'a provoqué en lui une telle déflagration.

Émile Savitry est touché par la réaction de ces deux Gitans dont la mine farouche cache une intelligence sensible, ouverte au monde. Il fait monter des sandwiches et ses hôtes affamés se ruent sur la nourriture. Ils lui expliquent la précarité de leurs conditions de vie, leur maraude qui s'éternise sous le soleil cannois. Qu'à cela ne tienne, le peintre leur laisse les clés de son antre. L'homme est généreux et leur accorde sa confiance sans compter, sans rien attendre en retour, pour le seul plaisir d'être là quand les autres en ont besoin. Obligé de visiter sa famille qui vit au Lavandou, il abandonne ses nouveaux amis quelques jours ; lorsqu'il revient, il constate que la tribu s'est agrandie. Naguine a débarqué et ce sera bientôt le tour de Laurence, la mère courage désormais aux petits soins pour ses enfants. Savigny ne s'en offusque pas ; bien au contraire, cette invasion gitane l'amuse. Il profite de ses relations en ville pour trouver aux frères Reinhardt un emploi d'une semaine au Coq Hardy, un grand café du boulevard de Strasbourg où ils passeront en attraction avec l'orchestre Federoff, une formation russe qui tombera sous le charme des czardas de Django.

Les choses semblent s'arranger. Ils partagent leur temps entre les « bicoques » posées à La Rôde, la plage où ils jouent jusque tard le soir près des barques échouées et le bistrot Chez Thomas, situé dans la rue Merle. L'accordéoniste et contrebassiste Louis Vola les a repérés et, après avoir beaucoup insisté, parvient à convaincre Django de venir jouer avec lui. Il dirige l'orchestre du Lido, un dancing réputé de la ville où les danseurs affluent entre 21 heures et minuit. Le cachet est correct, mais le répertoire ne correspond pas vraiment aux attentes du guitariste. Vola partage les mêmes goûts que lui et se passionne également pour le jazz, mais il faut bien survivre et

répondre aux désirs des clients.

À cette même époque, la maison de disques Gramophone envoie quelques-uns de ces techniciens pour enregistrer les artistes locaux qui animent les soirées d'Avignon, Marseille, Nice et Toulon. Le 28 mai 1931, plusieurs titres sont donc gravés par l'orchestre du Lido, comptant dans ses rangs pas moins de huit musiciens auxquels se joint un dénommé Lixbot, vocaliste poussif et roucoulant, à la justesse approximative dans le paso *Canaria*, mais plus encore sur *Une valse qui chante*, une mélodie langoureuse jusqu'à paraître liquide, où le chanteur traînaille avec extase sur les fins de phrase. En revanche, Django fait preuve d'une grande facilité sur chacun des titres, indifférent à l'indigence de ses camarades de jeu, notamment sur *Cariñosa*, un tango italianisant, dont l'intro lui est confiée, soit quatre mesures en solo, ciselées au scalpel et conclues sur deux harmoniques piquetées. Louis Vola, qui ne manque ni de talent ni de goût, est bien conscient qu'il ne trouvera pas de sitôt un tel guitariste. Et quand le Manouche disparaît à la suite de ses engagements, le chef d'orchestre un peu désemparé fait aussitôt le tour de la ville, le cherchant en vain dans les moindres recoins, désespérant de le revoir un jour alors qu'une proposition intéressante doit les conduire à Cannes.

Louis Vola vient en effet de dégouter un contrat au Palm Beach de Cannes. À l'initiative du dessinateur Pol Rab, il a été chargé de monter un orchestre de danse pour faire guincher tout le gratin de la Riviera. Il commence à se produire sans le soutien de son guitariste qu'il continue cependant de chercher, chaque jour, en sillonnant les routes de l'Esterel. Il enquête dans les camps gitans, questionne çà et là les nomades de la Côte sans obtenir de réponse. Pourtant, Django n'est pas loin. Il rôde du côté de Nice, toujours sans le sou, se reposant sur l'ingéniosité de sa femme pour dénicher de quoi subsister. Lorsque le couple

arrive à Cannes, Naguine envisage de coucher dans une des barques de la plage. Mais son mari se retourne vers elle et lui dit tranquillement :

– Tiens ! On va se payer de culot, on ira dans le plus grand hôtel de Cannes. Demain, tu te débrouilleras bien pour trouver des sous.

Naguine n'est plus à une extravagance près, les décisions fantasques de son homme ne la surprennent plus. Ils s'installent au George V, un palace à cinquante francs la chambre où personne n'ose leur demander de comptes. Django entre la tête haute, l'œil noir taillé en amande, le teint basané, la démarche assurée. La réception est persuadée qu'il s'agit d'un prince hindou. Le lendemain matin, au moment de régler la note, Naguine prétend que l'argent est à la banque et qu'elle y va de ce pas. Fidèle à la tradition gitane, elle se démènera pour réunir la somme sans que son mari ait à s'en préoccuper. Quoi qu'il advienne, Django doit vivre comme un seigneur.

Le soir même, ils se promènent du côté du Palm Beach et tombent nez à nez avec Louis Vola qui sort du travail. Ravi de les retrouver enfin, il s'inquiète cependant de les savoir installés dans un hôtel aussi coûteux ; il leur propose de louer une petite villa à côté de la sienne et en profite pour embaucher Django dans son orchestre. L'affaire est vite conclue ; le destin sourit à nouveau. Louis Vola est aux anges, mais il se méfie constamment des faux bonds de Django qu'il est forcé de suivre et de surveiller toute la journée s'il veut l'avoir le soir à ses côtés. Habillés en tenues de marin, tricots rayés bleus, pantalons larges et espadrilles de corde, ils passent en attraction face à l'orchestre anglais de Jack Harris. Pour le grand gala de la saison, le guitariste est introuvable et Vola se sent bien seul sur scène. Mais l'homme n'est pas rancunier et apprend à jongler avec ces incartades répétées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui lui fait dire sans craindre le ridicule : « En adoptant le style nègre, les musiciens blancs y apportèrent inconsciemment certaines qualités d'ordre purement musical provenant de leur culture supérieure. Cela ne veut pas dire qu'ils "civilisèrent" le style nègre, qu'ils l'atrophiaient. Non. Ils n'éliminèrent nullement de leur jeu la brûlante spontanéité noire ; tout simplement, ils perfectionnèrent la forme. Les musiciens noirs de valeur furent à leur tour influencés par ce polissage et en vinrent insensiblement à jouer d'une manière plus soignée. »

Quoi qu'il en soit de la pureté des races et d'une éventuelle supériorité culturelle, il n'est pas question de parler de politique au sein du bureau du Hot Club de France. D'autres garçons, débarqués d'horizons fort différents, vont œuvrer autour de Panassié sans forcément adhérer à ses réflexions théorisantes pour le moins spécieuses. On y trouve essentiellement des passionnés qui se cantonnent à des discussions sur l'esthétique musicale, comme Jacques Bureau, marxiste proche des mouvements dada et surréalistes ; Gaston Brun, sympathisant socialiste ; Pierre Nourry, camelot royaliste ; les frères Alvarez, proches du parti communiste ; Henri Bernard, très marqué à droite... Sans oublier de mettre en exergue l'un des plus actifs d'entre eux, un certain Charles Delaunay, fils des artistes plasticiens Robert et Sonia Delaunay. Né en 1911, il a connu dans son enfance toute l'intelligentsia parisienne et baigné naturellement dans une intense effervescence artistique.

Tous ces Jeunes Turcs frondeurs, souvent issus de milieux aisés, vont se démener avec un certain anticonformisme et dépenser une folle énergie à écrire dans la presse, organiser des concerts, animer des soirées d'écoute collective, dans le seul but de répandre la parole des apôtres du jazz.

Leurs virées nocturnes et leur fréquentation quotidienne des musiciens les amènent à connaître tout ce qui fermenté dans les

cabarets de la capitale. Lors des nombreux concerts organisés par le Hot Club de France, ils parviennent à réunir le gratin du jazz parisien avec des musiciens américains de passage. Les nuits sont chaudes, parfois agitées et fébriles. Les musiciens se produisent souvent dans une petite salle de l'École normale de musique devant trois cents étudiants acquis à la cause du swing. Le but de ces manifestations est avant tout de favoriser l'émergence de talents français et de patronner un jazz d'obédience hexagonale. Au contact de ses pairs, Django domine bien souvent la situation et se fait remarquer sans avoir besoin de forcer son jeu. Un compte rendu paraît au mois de février 1934 dans la revue *Jazz Tango*, sous la plume de Jacques Bureau : « On peut dire que lui, ce fut la révélation du concert. C'est un musicien très curieux dont le style ne ressemble à aucun autre connu [...]. Nous avons maintenant à Paris un grand improvisateur [...]. De plus, Reinhardt est un garçon charmant qui semble apporter dans sa vie la même fantaisie légère qui illumine ses solos : jugez-en, il a élu domicile dans une roulotte, ce qui lui permet de voir du pays sans bouger de chez lui... » Deux mois plus tard, une nouvelle chronique rapporte dans les mêmes colonnes les échauffourées joyeuses de la soirée du samedi 3 mars, lors du bal des élèves de l'École centrale : « Ce fut le comble quand André Ekyan, Django Reinhardt, son frère et Al Romans se joignirent à l'orchestre de Big Boy, c'était du délire et ce délire dura jusqu'à une heure fort avancée. » De ces nuits survoltées, prodiguées par le Hot Club de France, naît peu à peu l'idée d'une formation exclusivement consacrée à Django. Cela fait déjà un moment que Pierre Nourry pense à créer un orchestre de musiciens français pour défendre les couleurs d'un jazz hexagonal en pleine expansion. Avec le soutien attentif d'Émile Savitry qui continue de suivre Django de très près, il envisage alors de confier ce rôle d'ambassadeur du Hot Club au

guitariste le plus prisé de la capitale. Le projet de Nourry n'est pas pour déplaire à Django qui rêve de diriger une formation de cordes pour s'y exprimer librement.

En attendant de se lancer dans une aventure plus personnelle, il est réquisitionné pour de nouvelles séances aux côtés des Sablon. Notamment le 11 avril avec Jean en petit comité et le 12 mai avec la sœur aînée, épaulée par l'orchestre de Michel Warlop. Entre ces deux sessions, Django s'est rendu à Londres pour y accompagner Jean Sablon au Monseigneur, un club très chic de Piccadilly. Le battage autour de l'événement a été bien mené depuis la France et Jean Cocteau s'est fendu de quelques déclamations lyriques lors de la conférence de presse. En revanche, le voyage ne se déroulera pas sans mal. Le Manouche n'a pas de carte d'identité, encore moins de passeport. Il sait à peine la date et le lieu de sa naissance. De plus, il refuse de prendre l'avion ou le bateau. Pour seule réponse, il prétexte qu'il y a des espions. On a beau le rassurer, rien n'y fait. Django est convaincu, ou tente de se persuader, que des espions se dissimulent partout. Cette seule raison laisse son entourage perplexe mais cache seulement sa grande angoisse des choses inconnues. Le véritable motif n'est autre que sa crainte viscérale des éléments dont il ne peut expliquer le fonctionnement. Le guitariste le plus subtil de son époque est un être fruste, un môme inquiet et rustique, loin des réalités ordinaires, tout simplement hors du monde.

Lorsque l'avion décolle enfin, Django n'en mène pas large et il ne peut contrôler une crise de fou rire nerveux tout le long du voyage. La traversée se déroulera sans trop d'encombre et l'accueil londonien sera des plus enthousiastes : deux émissions consécutives sur les ondes de la BBC et des galas triomphants en présence du prince de Galles qui ne rate pas une seule soirée. Jean Sablon est le « french lover » le plus prisé de Grande-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

imagination. Pourtant, le guitariste ne reproduit jamais de « phrases favorites », non pas qu'il en soit incapable, mais il ne fonctionne et ne fonctionnera jamais selon des plans ou des clichés préétablis. Il n'abusera jamais des schémas et des doigtés induits par l'instrument. Django ne se plagie pas, ne se redit pas, il assène à chaque fois une phrase définitive qu'il ne répétera plus parce que tout est dit dans l'instant. Dans les effarements extatiques de Panassié, on capte cette fascination pour un travail toujours sublimé par les trouvailles. Les spéculations intellectuelles, aussi étayées soient-elles, n'ont pas de prise face au génie. Car si le terme est souvent utilisé de façon abusive, il convient parfois d'accepter l'évidence : il y a effectivement des hommes qui, par une disposition naturelle et une aptitude unique à la création, s'élèvent au-dessus du commun, exercent une influence déterminante, bousculent leur époque et la transfigurent.

Si le Quintette est soudain auréolé de prestige et défraie les chroniques spécialisées, il reste toutefois un groupe de circonstance, voué à l'enregistrement et à quelques prestations publiques. Le jazz seul ne suffit pas à procurer un travail régulier et les musiciens s'éparpillent dans la nature, au gré des engagements. Pour Django, le début de l'année 1935 est consacré à la chanson. Tout d'abord aux côtés de Jean Sablon, les 7 et 11 janvier, avec une guitare mélancolique et retenue, presque chaste, sur *La Dernière Bergère*, vite secouée par le piano stride de Garland Wilson sur *The Continental*. Ce musicien noir américain âgé de trente-cinq ans, arrivé en Europe vers 1932, est un spécialiste du blues influencé par Earl Hines. Il offre une poignée d'accords mauves sur *Un baiser*, ballade sur laquelle Django se laisse aller à des tirades langoureuses du meilleur effet. Du chanteur ou du guitariste, on ne sait pas lequel est le plus cajoleur.

Le mois suivant, c'est au tour de Léon Monosson, chanteur germanophile désespérément apathique, d'utiliser les services du pianiste Alain Romans et son ensemble du Poste Parisien. Django s'ennuie visiblement. Les musiciens ont bien du mérite à ne pas craquer devant cette entreprise dépourvue de swing, que l'on pourrait qualifier de gentiment soporifique, s'il n'y avait cette exécration mise en place du chanteur qui ralentit sans cesse le mouvement. Plus émouvantes sont les séances des 5 et 22 février avec le Petit Mirsha, un gamin d'origine roumaine dont la bouille d'angelot et la voix séraphique toucheront le cœur des ménagères. Après une version épurée et très ironique de *Vieni, Vieni*, le tube de Tino Rossi écrit par Vincent Scotto, sa voix cristalline et lacrymale va se loger dans la ouate du grand orchestre de Michel Warlop. La guitare du Manouche s'y montre délicate et intervient par petites touches pudiques sur *Maman, ne vends pas la maison*, un titre dont l'auteur n'est autre que Charles Trenet, ainsi que sur *Petit homme, c'est l'heure de faire dodo*, l'adaptation d'un succès américain qui inonde alors les radios.

En dehors de ces séances alimentaires, Django fréquente assidûment le Stage B, une boîte du boulevard Montparnasse où il se produit avec Stéphane Grappelli, le batteur Georges Marion et le saxophoniste Alix Combelle, aux côtés du trompettiste américain Arthur Briggs. Depuis quelques mois, il a opté pour un mode de vie plus sédentaire en louant une chambre dans un hôtel de la place Émile-Goudeau, accroché à la butte Montmartre. Mais il continue de vivre sans pouvoir renier tout à fait son nomadisme. Naguine cuisine sur un réchaud à alcool dont elle ne se sépare jamais ; le couple a retiré toutes les ampoules électriques et préfère s'éclairer avec des lampes à pétrole ; le singe apprivoisé qui depuis un moment ne quitte plus Django passe ses journées à rogner le revêtement du sol et à

dégrader les meubles. Comme toujours, il leur faut peu de temps pour recréer l'ambiance de la roulotte. Le seul changement vraiment notable est le soin méticuleux avec lequel le Manouche choisit désormais ses vêtements. Naguine connaît la raison de cette soudaine élégance. En novembre dernier, son homme s'est épris d'une entraînée aux cheveux blonds qui lui a fait tourner la tête. Une relation courte mais intense qui l'a conduit à raffiner sa toilette et à s'intégrer davantage dans le monde des gadgés. Django prend conscience de sa notoriété naissante et, s'il lui arrive d'avoir la nostalgie du campement, de la route et des fêtes gitanes, il réalise que sa réussite aura lieu inévitablement hors du cercle tsigane.

Les nuits au Stage B sont longues, il faut travailler dur pour y gagner seulement quatre-vingt-dix francs, mais on se sent libre d'y jouer la musique de son choix. Arthur Briggs n'a pas à se plaindre de son guitariste qui, contrairement à sa réputation, se présente à l'heure et honore la plupart de ses engagements. Il s'absente seulement pour suivre Sablon en gala ou, de temps à autre, pour rejoindre les frères de la « zone » et faire une fugue salutaire en roulotte.

De son côté, le Hot Club de France, aidé par la compagnie Ultraphone, va organiser quelques concerts pour soutenir la promotion du Quintette. Les dates sont clairsemées, mais le groupe s'installe peu à peu dans le paysage scénique. Le théâtre des Champs-Élysées les accueille le 5 février pour le « Gala du disque et de la radio ». Une soirée orageuse qui démarre sous les sifflets pour la chanteuse Marianne Oswald programmée en première partie. Cette égérie de l'expressionnisme, superbe déclamatrice des drames humains qui captiva Jean Cocteau, André Gide, Max Jacob, Paul Fort ou Louis Aragon lors de ses débuts au Bœuf sur le Toit, s'en va sous les quolibets. Lorsque Django et ses acolytes se présentent sur scène, les spectateurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sans pouvoir tout à fait remplacer la complicité établie avec Sablon, Django va s'entendre à merveille avec Jean Tranchant. Lorsque celui-ci ne s'embarrasse pas de sa muse, l'irritante Nane Cholet, il est un partenaire plutôt fréquentable. Il ne possède pas l'énergie féline de Sablon ou de l'explosif Charles Trenet dont tout le monde parle désormais, mais il s'investit avec fougue dans son art, signe les paroles et les musiques de toutes ses chansons, taquine gentiment le piano et navigue à la perfection dans les eaux troubles du music-hall. Invité de marque du Poste Parisien pour l'émission du *Micro de la Redoute*, patronnée par les filatures de Roubaix, il fait aussitôt appel à Django et Grappelli pour le soutenir. Présenté par la gentille Francie Lenne sur le ton un peu pincé qui est alors d'usage sur les antennes radiophoniques, il s'accompagne au piano et chante cinq morceaux avec cette façon de rouler les R qui donne un petit côté désuet dans ses tentatives de modernisme. Le guitariste et le violoniste ne boudent pas leur plaisir et l'accompagnent avec leur à-propos coutumier, tantôt festif, tantôt mélancolique, collant au plus près des intentions de l'auteur.

Après un petit détour du côté de la somnolente Yvonne Louis, sur une chanson intitulée *Au grand large* et qui incite vraiment à larguer les amarres, le guitariste se rend au studio Polydor, le 17 avril 1936, pour accompagner Michel Warlop sur six faces à destination de Polydor. Les membres de l'orchestre sont tous des familiers du Manouche : le vétéran Alex Renard à la trompette, le brillant Maurice Cizeron à l'alto, la flûte et la clarinette, le jeune loup Alix Combelle au ténor, le solide Emil Stern au piano, le trop effacé Joseph Reinhardt à la guitare rythmique et l'inséparable Louis Vola à la contrebasse. Ils graveront de belles prises bourrées d'une énergie fiévreuse. Le coup d'archet véhément et la phrase emportée de Warlop se

mariant superbement aux fulgurances de Django. On sent les doigts pétrir l'ébène, le crin s'écraser sur la corde, et l'on comprend mieux pourquoi ces deux-là étaient faits pour les rencontres éphémères et les étreintes fugaces. Le ménage n'aurait certainement pas duré longtemps avec des tempéraments aussi fortement marqués. Non pas que Grappelli manque de caractère, mais lui sait composer, au sens où il faut savoir gommer certaines aspérités pour s'accorder.

Il est d'ailleurs grand temps de se retrouver avec le Quintette du Hot Club de France. Cela fait bientôt huit mois que le groupe n'a rien enregistré. La valse des étiquettes se poursuit et c'est au tour de la grande firme Pathé de les abriter. Une séance est organisée le 4 mai 1936 pour le catalogue du label Gramophone, l'une des branches phonographiques de la compagnie. Louis Vola est provisoirement remplacé par Lucien Simoens, mais ce changement n'a aucune incidence sur la cohésion du groupe. La couleur sonore est intacte, magnifiquement mise en valeur par Georges Cailly qui profite enfin d'un matériel plus sophistiqué lui permettant d'affiner les fréquences, de creuser les nuances et de restituer enfin le grain des instrumentistes. Depuis la fameuse séance du 10 septembre 1934, Cailly est devenu un enregistreur expérimenté et s'est progressivement acclimaté aux sinuosités intempestives du jazz. Le chanteur Freddy Taylor est de la fête. En souvenir des nuits endiablées de la Villa d'Este, Django l'accueille à bras ouverts. Jamais les musiciens du Quintette ne s'étaient sentis aussi libres jusque-là. Jean Bérard, le président de la maison de disques, est un sage homme : il leur a laissé carte blanche et sait parfaitement que l'on obtient d'autant plus quand on n'exige rien. La confiance règne et le Quintette ne trahira pas cette marque d'estime. Six titres sont empoignés avec vigueur. La présence vocale de Freddy Taylor sur la moitié des morceaux n'est en rien gênante ; elle apporte au contraire une

bouffée de fraîcheur qui relance chacun des protagonistes. Deux compositions sont cosignées Reinhardt-Grappelli : *Oriental Shuffle* et *Are You In The Mood ?*, deux pièces rutilantes qui répondent sans complexe aux quatre standards américains que sont *I've A Muggin*, *I Can't Give You Anything But Love*, *After You've Gone* et *Limehouse Blues*. Grappelli promène son archet avec une fantaisie d'enfant mutin, il confectionne des couronnes de guirlandes et s'émerveille de pouvoir les tresser à sa guise.

Django se montre plus péremptoire, comme si chacune de ses phrases devait être la dernière. Il manifeste un désir impérieux d'asséner des traits définitifs et la liberté qu'on lui concède enfin décuple ses forces. Rien n'est traité à la légère, aucune intervention ne peut être innocente. Ses chorus sont creusés à la pointe, méticuleusement chantournés, sculptés avec rage pour être enfin lustrés et enveloppés dans le satin. Le guitariste fait preuve d'une autorité que personne ne pense à contester, sa maturité est telle que l'on oublie son âge. Pourtant, Django a tout juste vingt-six ans.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

internationales de l'année pour agrandir leur catalogue avec des signatures de prestige. Dicky Wells accepte la proposition d'enregistrement et rassemble six musiciens : Bill Coleman, Bill Dillard et Lester « Shad » Collins sont aux trompettes, le contrebassiste Richard Fullbright et le batteur Bill Beason assurent la section rythmique. Une fois de plus, Django est le seul invité français et, dans la journée du 7 juillet, il participe à une demi-douzaine de prises. Son rôle consiste essentiellement à se faufiler dans le battement régulier imprimé par la contrebasse et la batterie. On lui laisse peu de place pour s'exprimer, sauf de rares et courts chorus sur *Hangin' Around Boudon*, *Bugle Call Rag*, *Between The Devil And The Deep Blue Sea* et *Japanese Sandman*. Trop engoncé dans la section et sous-employé dans ses fonctions d'improvisateur, il parvient tout de même à préserver sa signature dans cet art singulier du placement rythmique. Pour une autre séance de Dicky Wells prévue cinq jours plus tard, le Manouche échaudé préférera décliner l'offre et se fera remplacer par Roger Chaput.

Quitte à tenir une simple fonction de rythmicien, ce qui ne le rebute jamais, Django aime autant être seul à bord, comme le lui demande André Ekyan pour deux titres gravés dans la foulée des séances de Wells. Un travail impeccable, accompli avec l'abnégation nécessaire, au seul service d'un ami. Le saxophoniste alto se sent en confiance et s'exprime avec une fluidité et une assurance que seul permet une solide assise. Un mois plus tard, c'est le trompette Philippe Brun qui réquisitionne le guitariste. Les jeunes patrons de Swing ne perdent pas de temps et engrangent de quoi se chauffer pour l'hiver. Cette fois-ci, Django est soliste à part entière, Louis Gasté, membre émérite des Collégiens, est responsable de la guitare rythmique, Grappelli est promu pianiste, Eugène d'Hellemmes tient la contrebasse et Maurice Chaillou s'occupe

des tambours. C'est l'occasion de livrer un *P. B. Flat Blues* émouvant, un de ces moments rares où l'on est heureux de discuter entre vieux potes, de tout et de rien, de choses futiles mais essentielles. Ce même jour du 9 septembre, Django enregistre deux pièces sous son nom avec Gasté et d'Hellemmes. Un simple trio, comme une formule économe du Quintette, une récréation pour se divertir sur *St. Louis Blues* et *Bouncin' Around*. Mais Django ne fait rien à moitié et ne peut s'empêcher de donner une leçon magistrale. Cet homme a besoin de respirer et il n'est jamais meilleur que dans le dépouillement. Il lui faut de l'espace pour pouvoir souffler des confidences joyeuses et tragiques. Django a le sourire hermétique de ceux qui n'ont rien à cacher.

Panassié et Delaunay ont du flair et de la suite dans les idées. Eddie South, qui se produit au Club des Oiseaux, un pavillon édifié dans le cadre de l'Exposition universelle, est libre pour enregistrer quelques faces sous étiquette Swing. La journée du 29 septembre s'annonce chargée et Django ne va pas chômer. Pas moins de sept thèmes à gravir avec Eddie South en premier de cordée. À sa suite, deux grimpeurs de gammes expérimentés, puisque Michel Warlop et Stéphane Grappelli sont également convoqués pour se mesurer à leur homologue américain. L'idée est belle et risquée. Plusieurs formules vont être combinées. Tout d'abord, un duo de South et Django dans un somptueux blues au débotté, auquel on ajoute la contrebasse de Wilson « Serious » Myers pour une version alerte de *Sweet Georgia Brown*. Puis Roger Chaput vient s'asseoir à côté de Django pour accompagner le triumvirat des violons sur *Lady Be Good*. Warlop se retire sur deux titres : *Dinah* et *Daphné*. Ensuite, South cède sa place à Warlop et Grappelli, seulement épaulés par les deux guitaristes. Enfin, Stéphane et Django concluent la séance avec *I've Found A New Baby*. Aucune de ces

rencontres ne tourne au pugilat, à la démonstration technique, encore moins à l'affrontement des ego. D'emblée, c'est la complémentarité des styles et des sensibilités qui se révèle. Eddie lyrique, Michel écorché et Stéphane serein, chacun exprime ce qui lui tient à cœur. Sur *Lady Be Good*, la démonstration est évidente. On y entend, par ordre d'apparition, Warlop au bord de la rupture, Grappelli en paix avec lui-même, South usant élégamment des doubles cordes pour relever sa technique accomplie. Et au beau milieu de ces cordes entremêlées, Django s'affirme comme le catalyseur de tous les épanchements, de tous les risques et de toutes les trouvailles. C'est seulement par le prisme de sa guitare que l'on peut observer toutes les colorations de l'ensemble, non pas en s'arrêtant à ses solos toujours stupéfiants, mais en le suivant pas à pas dans chacune de ses constructions harmoniques, de ses accords décalés et de ses cadences au cordeau. Si les violons ont une âme, sa guitare est un pur esprit.

L'automne de cette riche année 1937 sera partagé entre concerts ponctuels, séances d'enregistrement régulières et brèves tournées à l'étranger. Le 20 octobre, le Quintette fait vibrer les fondations de la salle Gaveau et Hugues Panassié écrit dans *Jazz Hot*. « C'est le plus beau concert de musique de jazz que j'aie entendu. » On le croit donc sur parole. Dix jours plus tard, le groupe est à Bruxelles pour clôturer en vedette un tournoi d'orchestres amateurs. Grappelli fait partie du jury et on leur déroule le tapis rouge. Une manifestation du même ordre les conduit en Hollande. En juillet dernier, ils s'étaient déjà produits au Kurzall de Scheveningen et Django y avait été harcelé par des fans dans le couloir des loges. Il n'en était sorti sain et sauf qu'après avoir griffonné des autographes pendant plus d'une heure. Cette fois-ci, à La Haye, l'accueil est tout aussi chaleureux et Django passe la nuit à faire le bœuf aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

membres du Quintette vont monter sur la butte Montmartre pour se rendre à la Grande Nuit du Jazz. L'événement est entièrement organisé par le Hot Club de France et a lieu au Moulin de la Galette, dans la pittoresque rue Lepic. Sur les affiches placardées dans toute la capitale, on peut voir l'annonce d'une quinzaine d'artistes, parmi lesquels le Quintette du Hot Club de France se détache en lettres capitales. Jacques Bureau, l'un des actifs fondateurs du Hot Club, a pris soin de transporter du matériel d'enregistrement pour garder quelques traces de la manifestation sur acétate. Les machines sont rudimentaires et le son y est effroyable mais on y entend la foule des grands soirs. Au milieu du vacarme, le Quintette envoie ses grenades hallucinogènes sur des spectateurs terrassés par les brûlures du swing. Django accompagne également d'autres interprètes, tels Michel Warlop ou Valaida Snow, pour le plaisir de faire la fête. Les clameurs contagieuses du public valent autant que les prestations des musiciens. Car le jazz est avant tout une histoire de partage.

La tournée britannique démarre enfin et va durer plusieurs semaines. Les pérégrinations du groupe ne manqueront pas d'épisodes rocambolesques. Dès le départ, Django rate le concert de Manchester. Il a été refoulé à la frontière par les autorités. Persuadé qu'il est suffisamment connu en Grande-Bretagne pour se passer de papiers d'identité et de passeport, il s'est présenté au volant de sa voiture en toute innocence. Les douaniers le retiennent et il faudra l'intervention de l'imprésario Lew Grade pour qu'il puisse franchir la frontière. Lors d'un gala de prestige au Kilbum Theater, où sont réunis les groupes les plus connus de l'île, Django estime que la scène est trop vaste et refuse de s'y produire, craignant que le Quintette ne se sente perdu loin des auditeurs. Les organisateurs finiront par lui faire entendre raison et Django n'aura pas à le regretter. À la fin du

spectacle, l'acteur américain Eddie Cantor quitte sa place, se précipite sur l'estrade, saisit religieusement la main de Django et la lui embrasse avec dévotion devant un public médusé. Peu de temps après, au Palladium de Londres, ils passent en attraction avec le cow-boy Tom Mix et son cheval du Grand Ouest, un western d'opérette pour faire frissonner les demoiselles londoniennes, mais il faudra que le Quintette cravache dur pour sauver le spectacle du naufrage. Les surprises ne manquent pas et Django se plaît beaucoup à Londres. Il y a pris quelques habitudes lors de son précédent voyage et s'esquive souvent pour jouer aux machines à sous et au billard. Le reste du temps, il traîne à moitié débraillé dans sa chambre, paresse volontiers et regarde passer les heures avec cette distance princière dont il ne se départit jamais. Installé dans l'appartement d'un lord, en face de Hyde Park, il vient de s'acheter une énorme Buick et s'est attaché les services d'un chauffeur de maître. Django aime flamber, l'argent est fait pour être consommé. Naguine suit le mouvement et s'en amuse, mais une brouille sérieuse va assombrir le séjour. Alors qu'elle se promène un soir dans le quartier de Soho, elle aperçoit la Buick garée devant une boîte de nuit. Elle trouve son mari attablé, en train de profiter de la vie dans des bulles de champagne. Elle fait ses valises et rentre aussitôt à Paris où elle se réfugie dans un petit hôtel de la rue Pigalle. Django est seul, nerveux et tourne en rond. Naguine lui manque, il double les tempos, expédie les chœurs avec exaspération. À la fin d'un concert, il envisage de filer à la gare pour rejoindre sa femme à Paris. Grappelli téléphone à Naguine et la supplie de revenir au plus vite. Sans la présence de Django, le Quintette n'a plus de sens, la tournée sera interrompue et les musiciens ne pourront jamais rembourser le dédit. Naguine se laisse amadouer et comprend bien qu'elle ne peut pas faire courir ce risque au reste de l'équipe. Le lendemain, elle repart

pour Londres, l'incident est clos.

Le Quintette s'apprête à boucler sa tournée en enregistrant une nouvelle fois pour Decca. Le 30 août, on démarre par une introduction de guitare imprégnée de blues dans *The Flat Foot Floogie*, une chanson désopilante des contrebassistes Slim Gaillard et Slam Stewart dont le Quintette ne privilégiera pas l'aspect humoristique, préférant la traiter avec nonchalance. Un autre tube d'époque est inscrit au répertoire, la reprise du *Lambeth Walk*, une danse jouée tranquillement comme s'il suffisait de répondre au goût du jour et d'y déposer son empreinte. Plus réussie est l'interprétation sensitive de *Why Shouldn't I ?*, belle composition de Cole Porter, entretenant un climat de pénombre où les solistes donnent le sentiment de vouloir capturer les dernières lueurs d'une bougie vacillante. Le 1^{er} et le 10 septembre, Django va enregistrer plusieurs solos avec le piano de Grappelli pour unique soutien. Entre ces quelques sérénades jouées pour apaiser leurs tensions toujours vives, on les sent particulièrement proches – rapprochés devrait-on dire – sur *Please Be Kind* où le clavier n'a besoin d'appuyer aucun effet, tant l'édifice est tenu par un chœur savamment charpenté, tout en équilibre mouvant et imbrications périlleuses. Django conclut ce long séjour britannique par une pièce de solitude qui sera baptisée *Improvisation n° 2*, où n'apparaît plus le souffle andalou de la première expérience du 27 avril 1937. Pour ce nouveau monologue, Django verse dans un classicisme qui correspond davantage à la littérature de la guitare baroque. Il existe une cire d'essai de cette pièce, prouvant qu'une improvisation n'est jamais autre chose qu'une composition, certes instantanée mais portée en soi depuis suffisamment longtemps pour qu'elle surgisse sous une forme aboutie qui s'apparente déjà à l'écriture.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fouad, ainsi que Nin-Nin ou Ninine qui se relaient aux guitares rythmiques. Il y a aussi les frères Salvador qui viennent gratter leurs six cordes avec cœur et soutiennent Django à diverses occasions. Le jeune Henri Salvador est un habitué du cabaret ; il y a joué avec son frère André, ainsi qu'avec Marcel Mazelin au piano et un certain Martin à la batterie. Le Manouche est son idole et, lorsqu'il se retrouve à ses côtés, il essaie discrètement de copier certains accords. Quand Django s'en aperçoit, il change de place dès le lendemain soir et installe la jeune recrue à sa gauche pour qu'il ne puisse pas piller ses secrets. Cependant, les deux hommes s'entendent bien et le maître invitera son disciple à jouer au billard. Une partie disputée en cent points, que Salvador observera du bord de la table après avoir commis l'erreur innocente de laisser la main à Django. Celui-ci aligne la centaine de coups d'une seule traite, sans laisser la moindre chance à son partenaire.

Django est un joueur expérimenté, mais il sait surtout que l'on doit prendre des risques si l'on veut gagner. Il lui faut trouver un nouveau partenaire pour changer la donne et il se met en quête d'un saxophoniste capable de lui apporter la surprise. Sur les conseils d'Alix Combelle, il rencontre le tout jeune Hubert Rostaing, alors employé dans l'orchestre de danse du Mimi Pinson, une boîte des Champs-Élysées. La première entrevue est pour le moins singulière¹³. Rostaing vénère le guitariste et il est terrorisé lorsqu'il pénètre dans le Jimmy's. Django l'attend en smoking, l'air crâne et l'humeur enjouée sous sa casquette de toile..

– Viens, mon frère ! On va boire un verre.

Django ne dit rien d'autre et les consommations se succèdent sans qu'un seul mot soit échangé. Au bout du sixième verre, Rostaing est totalement ivre et son futur employeur se lève

en lui disant :

« Bon, viens travailler demain ! »

Rostaing est encore un novice et, lorsqu'il attaque sa première confrontation avec le groupe, sa sonorité de ténor manque un peu d'épaisseur, l'émission est incertaine et le stress n'arrange rien. De son propre aveu, il ne connaît pas les notions élémentaires du blues et son expérience se limite à un répertoire de chansons populaires à peine jazzi-fiées. Qu'à cela ne tienne, Django insiste pour que ce garçon peu aguerri lui donne la réplique. Et lorsque Rostaing, anxieux, casse son anche, pose son saxophone et se saisit de sa clarinette, tout se décrispes soudain. Django aime cette sonorité aigre-douce, cette incisive rapide comme un coup de canif dans le velours. Il s'arrête de jouer et se retourne vers sa nouvelle recrue :

« Ne lâche plus jamais cet instrument ! »

Le Manouche envisage sérieusement de constituer un Quintette du Hot Club de France, avec un clarinettiste et un contrebassiste, mais en n'utilisant qu'un seul guitariste rythmique et en s'adjoignant les services d'un batteur discret. L'orchestre de chambre à cordes fait peu à peu place à un combo de jazz plus proche des conventions.

Cela fait déjà huit mois que la guerre est déclarée et la vie suit son cours. L'inaction prolongée de l'armée française est néfaste au moral des troupes. Le désœuvrement et l'incertitude ont sapé les motivations tout le long de cette « année de l'allégresse des naufragés », selon la formule d'André Malraux. Environ 12 % des effectifs sont en permission – dont plusieurs très hauts gradés – quand, le 10 mai 1940, Hitler donne l'ordre d'attaquer la France, mais aussi les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. En moins d'une semaine, les Stuka et les Panzer mettent en déroute l'essentiel des divisions françaises. La campagne de France est finie à la stupéfaction générale et, le 15

mai, le général Gamelin déclare que la route de Paris est ouverte. Le gouvernement de Paul Reynaud quitte la capitale le 10 juin et, quatre jours plus tard, les Allemands défilent sur les Champs-Élysées.

Devant l'avancée fulgurante de l'ennemi, la France terrifiée devient nomade et se lance dans un exode pitoyable sous le feu de la Luftwaffe. Comme les huit millions de Français échoués sur le bord des routes, Django et Naguine se trouvent mêlés à la débâcle et prennent la fuite vers le sud du pays. Lorsque, le 22 juin, l'armistice est signé à Rethondes par le maréchal Pétain, la population hagarde et fourbue finit par rentrer au bercail. Django rejoint assez rapidement Paris qu'il retrouve presque désert : un paysage vert-de-gris, peuplé de pancartes en lettres gothiques, de patrouilles arrogantes, d'oriflammes à la croix gammée et de chants allemands sous le martèlement des bottes. De leur côté, Hubert Rostaing passe l'été à Biarritz, Charles Delaunay s'est replié sur Cannes, Hugues Panassié est toujours dans sa retraite du Tarn-et-Garonne.

À l'automne, le pays est balaféré par une ligne de démarcation qui maintient un semblant d'unité nationale autour de l'État vichyssois. Entre-temps, la plupart des acteurs de la vie musicale sont remontés à Paris, surpris d'y trouver une activité nocturne plutôt intense. Les Français ont toujours ce talent rare de traverser les épreuves les plus lourdes avec légèreté. Delaunay envisage très vite de reprendre ses activités discographiques. Sa première séance est évidemment dédiée à Django dont le nouveau Quintette est prêt à retourner en studio dès le 1^{er} octobre. Conformément à ses désirs formulés au mois de mai, le Manouche a bâti son groupe avec Hubert Rostaing à la clarinette, son frère Joseph à la seconde guitare, Francis Luca à la contrebasse et son ami Pierre Fouad à la batterie. Durant ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plusieurs fâcheries, la section rythmique jette l'éponge. Fouad et Rovira vont voguer dans d'autres galères. Joseph rejoint Gus Viseur qui est toujours ravi d'accueillir un guitariste manouche pour soutenir ses trilles d'accordéon.

Rostaing reste à demeure et continue de s'enfermer des journées entières pour travailler son instrument. Il sait qu'il ne trouvera jamais de meilleure école que le Quintette pour progresser de telle sorte. Malgré quelques griefs pécuniaires à l'encontre de son employeur, il lui reste farouchement attaché.

Au printemps 1942, Django reconstitue une nouvelle équipe. Emmanuel Soudieux et Eugène « Ninine » Vées sont de retour, et la batterie est confiée à André Jourdan. Le 31 mars, Charles Delaunay attend tout le monde au studio Albert. Deux faces vont être gravées sous l'étiquette Django's Music et deux autres avec le Quintette du Hot Club de France. *Nymphéas* et *Féerie* sont des pièces sciemment écrites pour privilégier les effets de masse. Si la première marque son allégeance à l'impressionnisme de Debussy ou Ravel, tout en évocations brumeuses et douces digressions, la seconde propose en revanche une chevauchée swing particulièrement débridée. Le guitariste caracole gaiement en tête de peloton tandis qu'André Jourdan cravache ses fûts sans ménagement. Comparativement, les morceaux suivants interprétés par le Quintette semblent d'une facture un peu plus convenue, quoique la découpe rythmique de *Lentement, mademoiselle* soit très travaillée et le chorus de guitare sur *Belleville* s'avère d'une limpidité désarmante. Avant de se quitter, Hubert Rostaing va rapidement improviser une jam session avec Aimé Barelli et Noël Chiboust sur *Première idée d'Eddie*, un thème écrit par le jeune Eddie Barclay, né Édouard Rouault, qui s'assied derrière le piano. Les amis du Quintette assurent la section rythmique et Django s'offre un chorus de contrebasse à l'archet. L'air de rien, juste

pour le plaisir de gratter le crin sur les cordes et de prouver, s'il était besoin, que le swing est juste une histoire de respiration.

Une tournée en Belgique attend le Quintette dès le mois d'avril. Plusieurs concerts sont organisés à Bruxelles, notamment au palais des Beaux-Arts. L'accueil est magnifique et Django prend vite ses habitudes. Il est vrai qu'il est sur sa terre natale et qu'il se sent un peu chez lui dans ce pays où le public ne cache pas son enthousiasme et où la presse se répand en articles élogieux. Dans la journée, il traîne souvent du côté de la grande foire et gagne des quantités de babioles en or aux jeux de hasard et d'adresse. Il arbore fièrement ses trophées, n'hésitant pas à se mettre une montre à chaque poignet, et Naguine se retrouve couverte de bijoux au point de ne plus savoir où les accrocher.

La Sobedi, Société belge du disque, propose au groupe d'enregistrer pour un de ses labels. Les négociations ne traînent pas et, le 16 avril, toute la clique s'installe dans un studio assez rudimentaire en compagnie du grand orchestre du clarinettiste et saxophoniste Fud Candrix. Pour se chauffer, Django invite le pianiste Ivon de Bie à l'accompagner sur quelques titres en duo. Il a souvent exploité ce type de rencontre fortuite qui laisse libre cours à des confidences intimes, mais cette fois-ci, le guitariste se saisit d'un violon, cet instrument nomade qui berça son enfance, témoin des premières gammes sous l'oeil sévère de son père et des nuits de braise entre les roulottes endormies. Django n'est pas un virtuose du violon, mais sa musicalité innée fait toute la différence. D'une tendresse infinie, d'une sensualité pudique, il caresse l'instrument avec la mélancolie de ceux qui sont fidèles aux leurs et qui ne renieront jamais leur parcours. En alternant violon et guitare sur *Vous et moi* et *Blues en mineur*, il ne veut rien démontrer d'autre que son appartenance à un monde où la musique est le seul langage de vérité.

Après ces fragments d'émotions vives, il se joint à l'artillerie orchestrale de Fud Candrix pour quatre morceaux aux arrangements subtilement échafaudés. À cette occasion, Django livre une nouvelle composition intitulée *Place de Brouckère*, en hommage à l'hospitalité bruxelloise ; une pièce d'une grande modernité harmonique où le chorus de guitare est déroulé dans une succession de dérapages contrôlés, de dissonances raffinées et de troubles chromatiques. Le grand orchestre de Fud Candrix est un bel écrin pour expérimenter ce type d'approche. Les accords y sont foisonnants, les timbres parfaitement maîtrisés et la rythmique tenue par les compagnons du Quintette répond à la perfection aux attentes du soliste. Une autre séance aura lieu le 8 mai avec une formation tout aussi imposante, dirigée par Stan Brenders. Les orchestres belges n'ont rien à envier aux meilleurs représentants français. Bien au contraire, on y trouve un sens du détail et un souci de la couleur qui y sont souvent supérieurs, un sens de l'économie qui ne verse jamais dans l'indigence, une ébullition qui ne tourne jamais à la boursouffure. Django a rarement été aussi bien compris et soutenu. Sa version de *Nuages*, la troisième enregistrée, est un modèle de séduction et d'angélisme. Des violons onctueux, une rythmique élastique, des vents porteurs et des nuances vaporeuses, il ne lui en faut pas davantage pour s'envoler très haut et toucher les étoiles. Les sept autres titres sont tous habités du même feu intérieur et de la même exigence esthétique. Avant de reprendre la route pour la France, Django a conscience que ces séances belges comptent parmi ses plus belles traces enregistrées.

Durant l'été 1942, le Quintette va musarder sur les terres du Nord et du Pas-de-Calais, écumer d'autres villes de province comme Lyon, Béziers, Montpellier et Nice, avant de s'embarquer pour l'Algérie vers la fin septembre. Django a dépensé des sommes énormes au Casino de Nice. Comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rivaliser avec l'illustre mouvement initié par Panassié et Delaunay. Le 17 février 1945, Django accepte de venir enregistrer dans l'auditorium du JCF, perché au 32, rue du Ranelagh dans le XVI^e arrondissement. La tentation est grande de se frotter à des musiciens américains qui le réclament et le Manouche ne peut résister, quitte à froisser la susceptibilité de Delaunay et à encourir sa colère.

Pour passer incognito, on baptise le groupe Jazz Club Mystery Hot Band et on croit préférable d'indiquer des lettres d'alphabet pour seule indication du personnel. Mais derrière des signes cabalistiques tels que U. Saxo clarinette – V. Trompette – W. Piano – X. Guitare – Y. Basse – Z. Drummer, se cachent en réalité Bemie Privin, Michael A. « Peanuts » Hucko, Mel Powell, Django, Josz Schulman et Ray McKinkley. La séance est décontractée, on fait le bœuf autour de thèmes connus de tous, de bons vieux standards comme *How High The Moon*, *If Dreams Cooe True*, *Hallelujah !* et *Stompin' At The Savoy*. Django est heureux de renouer avec des instrumentistes fraîchement débarqués des États-Unis. Il ressent encore l'appel de la Terre promise, ce désir encore jamais assouvi d'aller se nicher là-bas dans le berceau du jazz. Les lumières de New York, la gloire et les dollars... Django poursuit son rêve américain.

13. Témoignage d'Hubert Rostaing, cité par Charles Delaunay.

14. Témoignage d'Hubert Rostaing, cité par Charles Delaunay

15. Cité par Daniel Nevers dans le livret du volume 12 de l'anthologie discographique chez Frémeaux & Associés

« Django's Blues »

(1945-1948)

La petite infidélité discographique à l'égard de Charles Delaunay va se reproduire dans le courant du mois de février 1945. Django accepte de participer au projet saugrenu du « Championnat de France du Jazz », fomenté par le Swing Club de France dans l'enceinte de la salle Pleyel. Encore une nouvelle organisation concurrente qui s'essoufflera vite, mais menacera quelque temps les intérêts hégémoniques du Hot Club de France. La formation du Manouche se verra confrontée à l'orchestre d'Aimé Barelli en demi-finale, et l'épreuve sera remportée par le trompettiste. Quelques acétates seront gravés à la demande des adhérents et l'on peut y entendre une version d'*Artillerie lourde* – rebaptisée *Haevy Guns* dans une orthographe anglaise approximative - terriblement grésillante. Cette idée de compétition pour le moins grotesque ne portera pas à conséquence mais révèle tout de même un fort désir d'indépendance chez Django. Il est vrai qu'en ces temps de pénurie et de reconstruction industrielle, il n'y a pas beaucoup d'occasions d'enregistrer et que le patron de Swing l'a peu convoqué au cours des derniers mois.

Engagé dans une longue tournée qui doit le conduire dans des camps militaires basés sur la Côte d'Azur, Django monte une petite formation dont Gérard Lévêque fait évidemment partie. De Monte-Carlo à La Ciotat, en passant par Nice, Cannes, Toulon, Bandol et Marseille, ils vont écumer tous les théâtres, les centres de repos, les hôpitaux et les bases où sont cantonnées les troupes américaines et françaises. Aucun cachet

n'est prévu, mais Django s'en moque. On leur assure le gîte, le couvert, les déplacements, et cela suffit à son bonheur. Il demande seulement un minimum d'attention et de respect durant les concerts. Lors d'un gala à l'hôtel Negresco de Nice, des parachutistes du Middle West complètement imbibés parlent trop fort, et le guitariste n'hésite pas à quitter la scène, nullement troublé par la réaction des militaires qui mettent à sac l'établissement. Django est ainsi : on ne plaisante pas avec la musique. Pour le reste, il trouve toujours à s'arranger. Après avoir fait venir Naguine et Babik, il les installe dans un bel appartement à Bandol et s'occupe de pourvoir au confort de sa petite famille. Pendant six mois, Django accepte de jouer sans rechigner et se laisse porter par la douceur du Midi, ballotté entre des parties de cartes ou de pétanque pour miser quelques billets, croisant de temps à autre des frères manouches qu'il retrouve le long des routes et avec lesquels il partage le pain.

Au cours de cette tournée, Django va jouer avec les membres du très militaire ATC Band qui se produit à Cannes. Il déboule sur la scène à l'improviste, la guitare à la main, alors que cela fait déjà plusieurs semaines que l'arrangeur Lonnie Wilfong cherche à le rencontrer. L'escarmouche dure jusqu'au lever du soleil et l'on promet de se revoir car la qualité de la jam est porteuse de promesses. Cet orchestre de l'Air Transport Command s'inscrit dans la lignée des nombreux ensembles galonnés dont la vocation première est de remonter le moral des troupes, tout en véhiculant une vitrine culturelle de l'Amérique triomphante auprès des populations libérées. Le fracassant Army Air Force Band du tromboniste Glenn Miller en est la figure emblématique, ronflante et satisfaite, enrubannée par les masses violonneuses de Ray McKinley, une image héroïque qui tournera à l'idolâtrie lorsque l'avion du major Miller sombrera en mer. Ce jazz simple, frais, massif, tonique et foncièrement optimiste,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup de ce voyage et on lui prédit les plus grands succès avant d'ajouter en bas de page : « Dernière heure : Notre correspondant Walter E. Schaap nous câble de New York que Django Reinhardt est arrivé au début du mois, et tout s'annonce magnifiquement pour lui. Détail qui intéressera ses familiers, Django est parti sans la moindre valise, et a même laissé sa guitare en France. Il demande justement qu'on la lui envoie d'urgence. »

Effectivement, Django est parti sans aucun bagage et il n'a pas jugé bon de prendre son instrument, persuadé qu'une marque américaine se précipitera pour lui offrir un modèle haut de gamme dès que son arrivée sera annoncée. Au matin du 3 novembre 1946, lorsqu'il aperçoit les premiers gratte-ciel de Manhattan, à deux pas de la torche dressée de Lady Liberty, il touche enfin la mère patrie du jazz. Dès le lendemain, il est au Public Music Hall de Cleveland dans l'Ohio et il n'a qu'un quart d'heure pour répéter avant le concert. L'accueil du Duke et de son orchestre est chaleureux, de cette sympathie souriante bien spécifique aux professionnels américains, et lorsqu'on lui demande dans quelle tonalité il va jouer son premier titre, Django se contente de dire :

– Ne vous occupez pas de moi ! Je suivrai. Attaquez !

La réponse du Manouche est chargée de sens, presque prémonitoire, déjà porteuse d'amertume et d'une certaine désillusion. En effet, on ne s'occupera pas beaucoup de lui durant cette longue tournée et il suivra pendant que les autres attaquent. Il n'y a aucun arrangement sérieux écrit à son attention, il intervient en fin de spectacle et joue la plupart du temps avec le seul soutien de la section rythmique, avant que n'intervienne, sur les dernières mesures, l'orchestre au complet dans des riffs plutôt basiques ou des nappes harmoniques assez simples. Certes, le Duke en personne est à ses côtés, égrenant

quelques notes de piano toujours bien choisies et le soutenant du regard, mais dans le flux des concerts qui s'enchaînent sans discontinuer, Ellington est contraint d'assumer ses responsabilités de patron, d'organisateur et de gestionnaire. Buffalo, Kansas City, St. Louis, Cincinnati, Boston, Detroit, Philadelphie, Rochester, Chicago, Norfolk, Toledo, Omaha, Lincoln, San Francisco, Pittsburgh, New York et un crochet par le Canada pour jouer à Toronto : les dates se succèdent à un rythme effréné. Duke Ellington est débordé de travail et n'a pas le temps de concocter des orchestrations spécifiques pour son invité.

Les réactions du public sont pourtant enthousiastes, on réserve même à Django des tonnerres d'applaudissements et une multitude de rappels. Malgré la guitare électrique qui lui a été provisoirement confiée et dont il apprend peu à peu à maîtriser les effets, Django fait preuve d'un sens de l'adaptation évident et d'une virtuosité impressionnante. Il se prête volontiers au jeu, attend son tour et intervient comme l'attraction du spectacle, la surprise du chef. Mais il n'est pas venu de si loin pour être un phénomène de foire, un supplément de frisson, un divertissement ajouté en fin de programme. Il attendait mieux de ce fabuleux orchestre où l'on ne trouve que des pointures de luxe : Harold « Shorty » Baker, Taft Jordan, Shelton Hemphill et Ray Nance aux trompettes, Lawrence Brown, Wilbur de Paris, Claude Jones aux trombones, Russell Procope à l'alto et à la clarinette, Johnny Hodges à l'alto, Al Sears et Jimmy Hamilton aux ténors, Harry Carney au baryton, Oscar Pettiford à la contrebasse et Sonny Greer à la batterie. Une pléiade d'étoiles, dont quelques monstres sacrés, qui gravitent autour de l'autorité ducale avec un professionnalisme extrêmement rigoureux.

Dans une certaine mesure, Django était davantage mis en valeur au sein de l'ATC Band du sergent Platt et son intégration

dans les masses de cuivres avait tout son sens parce qu'aucun détail n'avait été négligé. De toute évidence, l'aventure en terre d'Amérique a été mal préparée, trop précipitée. Le guitariste espérait tellement de ce voyage, peut-être trop d'ailleurs, qu'il perd peu à peu ses ambitions. Les rêves de gloire, les espérances folles et les projets démesurés s'effritent chaque jour.

Il envoie une longue lettre à Stéphane Grappelli. Une missive émouvante, rédigée nerveusement en gros caractères, dans une langue approximative et une orthographe chaotique. Une lettre qu'il est toujours délicat, voire cruel, de reproduire si l'on n'en explique pas les ressorts. Ce courrier de Django est d'autant plus méritoire que l'écriture est toujours un exercice douloureux. Il enverra un autre mot à Gérard Lévêque et il n'est pas surprenant qu'il ait pensé à ces deux-là. C'est précisément Stéphane qui lui a appris avant-guerre à tracer les lettres de son nom. Gêné par son analphabétisme, il s'était émerveillé de pouvoir écrire ses initiales d'une main tremblante. Il lui avait fallu beaucoup d'efforts pour écrire sa signature et, fasciné par le résultat, il en avait tapissé les murs des hôtels. Quant à Gérard Lévêque, sa maîtrise du solfège, sa culture de bourgeois lettré et sa science des arrangements en font un homme des signes et des symboles. Django respecte les gens instruits, éduqués et cultivés. Il leur expédie donc ses premières impressions de voyage. On y apprend qu'il voyage en train Pullman, dans des conditions luxueuses dont il se délecte visiblement. Il a l'honneur de partager la cabine du Duke dont il dit qu'il est « le plus grand musicien ». Le Manouche y est poignant de candeur et de fierté.

Au cours du périple sont prévues deux soirées de prestige au Carnegie Hall, les 23 et 24 novembre. Sous la plume de Jimmy Weiser, on en trouvera un premier compte rendu dans le numéro de décembre de *Jazz Hot* : « Ce soir mardi, j'ai accompagné

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le courant de l'automne 1947, il apporte dans ses bagages et sa boîte à violon une bouffée de fraîcheur qui va apaiser Django, le temps de rapides retrouvailles. Ces deux complices n'en finissent plus de se donner des rendez-vous éphémères. Cette fois encore, le maître de la cérémonie est Charles Delaunay et, le 14 novembre, la maison Swing abrite logiquement leur rencontre. Le guitariste empoigne à nouveau sa guitare acoustique, celle des jours déjà anciens où les cordes d'acier et les fils de crin se mêlaient aux essences du bois. Cinq pièces inédites sont gravées dans la cire : *What Is This Thing Called Love*, fort prisé par les adeptes du be-bop depuis que le thème a servi de support au Hot House de Parker et Gillespie, *Ol'M an River* dans des cataractes de doubles-croches incendiaires, *Si tu savais*, dont la mélodie dépouillée est respectée avec lyrisme et pudeur, *Diminushing* à l'exposé opaque et au développement volontairement trouble tout en appels-réponses énigmatiques, et enfin la promenade guillerette d'*Éveline*, un titre dédié à la fille de Grappelli, une enfant de douze ans qu'il a connue à peine l'année précédente pour avoir perdu de vue la mère depuis de nombreuses années. Le violoniste a souvent la réputation d'être un dandy précieux et assez secret sur ses amitiés particulières, mais il ne s'en intéresse pas moins aux femmes quand elles sont ravissantes. Cette idylle brève et passionnée qu'il a connue en 1934 avec une jolie Sylvia a donné naissance à une gamine qui lui ressemble beaucoup.

Le 17 novembre, la salle Pleyel va réserver un bel accueil au Quintette et ce succès permettra de prolonger les festivités sur la scène de l'A.B.C., pour quelques dates. *Jazz Hot* s'en fait l'écho dans son numéro de décembre 1947, sous la plume d'un certain Daphnis : « Django, croyons-nous, n'avait pas joué si bien en public depuis plusieurs années. Il eut des chorus qui rappelaient le merveilleux improvisateur que nous avons connu.

L'abondance des idées mélodiques le disputait à la virtuosité de l'exécution et à la saveur de l'accompagnement. Il semble cependant ne plus jouer avec la même flamme, le même désir de créer qu'autrefois ; mais c'est peut-être là une impression personnelle. » En effet, l'appréciation est subjective, à moins qu'elle ne soit pilotée en sous-main par un Delaunay soucieux d'entretenir cette version acoustique du Quintette, tout en décochant une petite flèche à l'encontre de son guitariste passé à l'ennemi. Toujours est-il que, les 21 et 28 novembre, l'émission de radio *Surprise Partie* accueillera longuement Django et Stéphane avec la même formation, avant que chacun ne s'en aille chasser à nouveau sur ses propres fiefs. Une quinzaine de morceaux seront couchés sur acétate pour des diffusions ultérieures, et certains thèmes autrefois enregistrés en studio dans les années 1930 apparaissent ici transfigurés par les conditions d'enregistrement de la radio qui semblent réussir aux deux solistes. Détendus, prolixes, inspirés, intrépides, ils n'avaient pas dialogué avec une telle bonne humeur depuis longtemps.

Le comettiste Rex Stewart, ancien membre de l'orchestre de Duke Ellington, demande à rencontrer Django lors de son passage à la salle Pleyel le 5 décembre 1947. Il ne peut pas quitter Paris sans avoir enregistré avec le Manouche à qui il voue une réelle admiration. Cinq jours plus tard, Eddie Barclay se fait l'entremetteur de la séance et les deux musiciens s'installent au studio Technisonor pour deux titres : *Night And Day* interprété selon un compromis dont personne n'est vraiment dupe tellement ça a la couleur du be-bop sans en avoir la saveur. En revanche, *Confessin'* ne cherche pas à répondre aux tendances modernes dont Rex Stewart est friand mais visiblement éloigné, et cette ballade trouve sa plénitude dans un jeu conforme à l'esprit d'un swing dont personne ne pense à

renier les valeurs.

Hugues Panassié qui supervise cette séance pour le compte de Barclay va faire preuve d'une croustillante perversité lorsqu'il oublie d'inviter le Quintette du Hot Club de France lors du premier Festival de jazz de Nice en février 1948. Il a en charge la programmation de cette manifestation qui est un événement puisqu'il s'agit ni plus ni moins du premier festival de jazz jamais réalisé au monde. L'affiche, conformément aux goûts prononcés du prélat, est d'un traditionalisme de bon aloi. On y voit l'indétrônable Louis Armstrong et son Ail Stars comprenant le pianiste Earl Hines, le clarinettiste Barney Bigard, le tromboniste Jack Teagarden, le contrebassiste Arvell Shaw et le batteur Sidney Catlett, tous musiciens de légende. Les soirées se déroulent surtout autour de personnalités américaines comme le saxophoniste Lucky Thompson ou le clarinettiste Mezz Mezzrow, et le seul groupe français est Claude Luter et ses Lorientais, sympathiques musiciens revivalistes qui ne dérangent en rien le credo de Panassié.

En occultant délibérément Django et Grappelli, la mauvaise foi est à son comble. Le scandale couve et la rumeur enfle. Armstrong en personne s'étonne de ne pas voir le Quintette dont la renommée n'est plus à faire. Les spectateurs, comme les organisateurs locaux, qui sont peu au fait des divergences intestines du milieu, se demandent bien pourquoi on n'a pas pensé aux représentants les plus prestigieux du jazz français. Devant le tollé général et sous la pression des autorités locales, Panassié est contraint de s'incliner et invite le Quintette à la dernière minute. Le groupe n'aura droit qu'à la portion congrue, mais se taille tout de même un succès retentissant, au soir du 28 février, faisant du même coup un beau pied de nez à l'inquisiteur montalbanais.

Ce même mois de février, Django a croisé Dizzy Gillespie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être simplement lui-même. Son jeu est tellement chargé et porte en soi une telle « modernité » qu'il s'inscrit naturellement dans n'importe quel contexte. Que le public vienne nombreux ou qu'il soit clairsemé, Django se sent bien. Il s'est trouvé une nouvelle tribu. Il abandonne la caravane sur le campement du Bourget et s'installe avec Naguine et Babik à l'hôtel Crystal, situé rue Saint-Benoît, juste en face du club. Daniel Gélin, acteur alors en début de carrière, habite dans le même établissement et se souviendra plus tard que Jean-Paul Sartre « évoquait souvent le petit Babik, qui chipait des sucres et des petits pains à la terrasse du Café de Flore et disparaissait comme une flèche au coin de la rue. Plus d'une fois, il rapporta chez lui des petites cuillères en argent qu'il avait chipées, et Django était très fier que son fils perpétuât cette tradition gitane²⁰ ».

Le Manouche reprend goût à la vie et renoue rapidement avec ses habitudes parisiennes. Le billard et le poker, les fins de nuit devant un bock de bière à Pigalle, un spectacle de danse au palais de Chaillot où il est bouleversé par la *Musique pour cordes, percussions et célesta* de Béla Bartók, quelques films américains sur les boulevards, les dîners entre amis, les virées en voiture et le plaisir de se faire arrêter par des motards qui le laissent repartir uniquement parce qu'il est M. Reinhardt. Pour tout permis de conduire, il lui suffit de montrer sa main gauche. Il n'en faut pas plus aux policiers pour savoir qu'ils ont eu l'honneur d'intercepter le célèbre guitariste aux trois doigts. Circulez, Django est de retour et l'existence sourit à nouveau.

Après avoir joué pour quelques émissions de radio dans le courant du mois de février 1951, Django est en studio avec son nouveau groupe, pour Decca, le 11 mai. Quatre titres limpides : *Double Whisky*, *Dream Of You*, *Impromptu* et *Vamp* où le plaisir de jouer, la jubilation de partager, la stupéfaction d'être enfin

libéré transparent à chaque étincelle de note.

La saison d'été sera fraîche. Le groupe se produit à l'ombre du casino de Knokke-le-Zoute, en Belgique. Tout va pour le mieux, la chance est au rendez-vous autour du tapis vert et, à la fin du contrat, Django se permet de rejoindre son domicile en taxi. Désormais, la famille est installée à la campagne, dans une petite maison à une soixantaine de kilomètres au sud de Paris. En plein cœur du village de Samois, Django et Naguine vivent presque comme des gadgés. À quelques détails près, car Babik ne fréquente pas trop l'école, les cousins sont souvent de passage et il arrive qu'on entende la guitare du père de famille une bonne partie de la nuit. Quand il n'a pas d'engagement, Django joue au billard, se consacre à la peinture et ne manque jamais une occasion d'aller pêcher. Il passe des heures devant les eaux paresseuses de la Seine. Quitte à se fixer quelque part, autant que ce soit devant un paysage en mouvement, une illusion de voyage, une invitation aux pensées vagabondes.

Le 30 janvier 1952, Django enregistre quatre nouveaux titres pour Decca. Le vibrant Roger Guérin remplace Hullin à la trompette, Bamey Spieler reprend le poste de Michelot. Les frères Fol et Lemarchand sont fidèles au poste. Il n'y a jamais aucun effet de redondance ni de démonstration, encore moins de froideur ou d'autosatisfaction dans ces faces pourtant très savantes et virtuoses. Personne ne se laisse aller à un quelconque mimétisme des modèles américains sur *Keep Cool*, un thème à la décontraction sophistiquée, dont la respiration est assez proche de l'univers de Miles Davis ; *Flèche d'or*, tout en découpes virevoltantes, accords implorifs et vertiges électriques ; *Troublant boléro*, comme la pochade languide d'un tropique de rêves humides, roulé dans un hamac à six cordes dont on ne peut s'échapper ; *Nuits de Saint-Germain-des-Prés* où l'on court d'un point à l'autre, dans l'espoir d'y décrocher les poussières

d'un piano étoilé, furieusement insouciant et fébrile, quitte à s'y brûler les ailes. Une séance impeccable, de la première note de trompette jusqu'au dernier roulement de caisse claire.

Dix jours avant cette séance, le groupe s'est rendu au Théâtre des Galeries, à Bruxelles pour un concert organisé par le Hot Club de Belgique. Django réalise qu'il attire beaucoup moins d'auditeurs que par le passé mais il n'en est pas troublé et se livre tout entier dans sa nouvelle musique. *Jazz Hot* en fait le compte rendu dans le numéro du mois de mars 1952 : « Mais c'est dans l'harmonie que l'école moderne a pu colorer le style de Django. Reinhardt a toujours été un harmoniste de génie. Il a l'art de prendre, dans l'accord, la note la plus osée, tout en conservant la justesse et la balance. Grâce à la puissance de la guitare électrique, cette technique atteint la moelle épinière de l'auditeur, lui arrachant presque des sensations extra-musicales. Un sommet du genre est son chorus en doubles cordes sur *Yesterdays*. »

Les traces enregistrées seront plutôt rares en cette année 1952, Django gravera en sextette le titre *Nuits de Saint-Germain-des-Prés*, pour l'hypothétique musique d'un film qui doit s'intituler *La Route du bonheur*. Il participera également à l'émission de radio *Jazz Variétés* avec le grand orchestre d' Aimé Barelli. Sur deux pièces concertantes (*Yesterdays* et *Lover*), le guitariste sera particulièrement bien enveloppé dans les somptueux arrangements que lui a concoctés le trompettiste.

Django sort peu de sa retraite campagnarde. Il préfère désormais les rencontres rares et respectueuses plutôt que de se perdre dans des expériences indignes. Un article paraît dans *La Marseillaise* du 3 janvier 1953, où il est question de son nouveau mode de vie : « À Samoïs, Django est hautement respecté, pas tellement parce qu'il est Django Reinhardt, mais parce qu'il joue merveilleusement au billard et que grâce à lui le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saxophone soprano : (ss)

Saxophone ténor : (ts)

Trombone : (tb)

Trompette : (tp)

Tuba : (tu)

Vibraphone : (vib)

Violon : (v)

Xylophone : (xyl)

1928

20 juin, Paris

Jean Vaissade

Jean Vaissade (acc), Django Reinhardt (bj), inconnu (sifflet à coulisse).

Ma régulière/Griserie/Parisettes/La Caravane.

Mai-juin, Paris

Jean Vaissade

Jean Vaissade (acc), Django Reinhardt (Django Reinhardt) (bj), Francesco Cariolato (xyl).

Amour de gitane/Aubade charmeuse/Même la gratiche/L'Ondée/La Plus Belle/Déception d'amour.

Septembre-octobre, Paris

Victor Marceau

Victor Marceau (acc), Érardy (siffleur), Jeangot (Django Reinhardt) (bj).

Miss Columbia/Au pays de l'Hindoustan/Tarragone/Moi aussi.

1931

28 mai, Toulon

Louis Vola et son orchestre

Louis Vola (acc, b, dir), Doubraire (p), Jules Pouzalgues (v),

Django Reinhardt (g), Lixbot (voc), inconnus (dm, tp, tb, s).
Canaria/C'est une valse qui chante/Carinosa.

1933

14 mars, Paris

Éliane de Creus

Éliane de Creus (voc), Jef de Murel (dir), Faustin Jeanjean (tp), Léon Ferreri (tp, tb, v), Roger Jeanjean (as, cl), Paul Jeanjean (ts, cl), Russell Goudey (as, bs), Michel Warlop (v), Michel Emer (p, arr), Django Reinhardt (g), Henri Bruno (b), Max Elloy (dm).

Y en n'a pas deux comme moi.

L'orchestre du théâtre Daunou

Même orchestre + Jean Sablon (voc) remplace Éliane de Creus.

Ah ! La Biguine

Même orchestre sans chanteurs.

Si j'aime Suzy.

Éliane de Creus et Jean Sablon

Michel Emer (p), Django Reinhardt (g), Max Elloy (dm) + Éliane de Creus et Jean Sablon.

Parce que je vous aime/Si j'aime Suzy.

19 mars, Paris

Guérino et son orchestre musette de La Boîte à Matelots

V. Guérino (acc, dir), Pierre Pagliano (v), Pierre « Baro » Ferret (g solo), Django Reinhardt, Lucien Gallopain (g), «Tarteboulle» (b), inconnu (voc).

Brise napolitaine/Vito/Gallito/Ne sois pas jalouse.

3 avril, Paris

Jean Sablon

Jean Sablon (voc), Léon Ferreri (p, voc), Michel Emer (cel, voc), Django Reinhardt (g, voc), Max Elloy (dm).

Le Même Coup/Je suis sex-appeal.

1934

16 janvier, Paris

Jean Sablon acc. par André Ekyan et son orchestre de jazz

Jean Sablon (voc), André Ekyan (cl, as, dir), Gaston Lapeyronnie, George Hirst (tp), Eugène d'Hellemmes (tb), Maurice Cizeron (cl, as), Andy Foster (as, bs), Stéphane Grappelli (v), Michel Emer (p), Django Reinhardt (g), Roger Grasset (b), Maurice Chaillou ou Max Elloy (dm). *Le jour où je te vis/Un sou dans la poche/Prenez garde au grand méchant loup/Pas sur la bouche.*

6 février, Paris

Germaine Sablon acc. par Michel Warlop et son orchestre

Germaine Sablon (voc), Michel Warlop (dir), Noël Chiboust (tp), Marcel Dumont, Isidore Bassart (tb), Charles Lisée, André Ekyan (cl, as), Amédée Charles (as, ts), Alix Combelle (ts), Stéphane Grappelli (p), Django Reinhardt (g), Roger Grasset (b), McGregor (dm).

Un jour, sur la mer/Ici l'on pêche.

26 février, Paris

Même formation que le 6 février.

Ici l'on pêche/Toboggan/Celle qui est perdue.

16 mars, Paris

Michel Warlop et son orchestre

Michel Warlop (v, dir, arr), Maurice Mouflard, Pierre Allier,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dicky Wells (tb, arr, dir), Bill Dillard, Lester «Shad» Collins, Bill Coleman (tp), Django Reinhardt (g), Richard Fullbright (b), Bill Beason (dm).

Bugle Call Rag/Between The Devil And The Blue Sea/I Got Rhythm/Sweet Sue/Hangin' Around Boudon/Japanese Sandman.

André Ekyan (as solo), Django Reinhardt (g).

Pennies From Heaven/Tiger Rag.

9 septembre, Paris

Philippe Brun et son orchestre

Philippe Brun (tp, dir), Stéphane Grappelli (p), Django Reinhardt (g solo), Louis Gasté (g), Eugène d'Hellemmes (b), Maurice Chaillou (dm).

Whoa Babe !/P B. Fiat Blues.

Django Reinhardt (g solo), Louis Gasté (g), Eugène d'Hellemmes (b).

St. Louis Blues/Bouncin 'Around (Rhythm In G Minor).

29 septembre, Paris

Eddie South

Eddie South (v solo), Django Reinhardt (g), Wilson «Serious» Myers (b).

Eddie's Blues/Sweet Georgia Brown.

Trio de violons

Michel Warlop, Stéphane Grappelli, Eddie South (v), Django Reinhardt (g solo), Roger Chaput (g), Wilson Myers (b).

Lady Be Good.

Duo de violons

Stéphane Grappelli, Eddie South (v), Django Reinhardt (g solo), Roger Chaput (g), Wilson Myers (b).

Dinah/Daphné.

Michel Warlop et Stéphane Grappelli

Michel Warlop, Stéphane Grappelli (v), Django Reinhardt, Roger Chaput (g).

You Took Advantage Of Me.

Stéphane Grappelli

Stéphane Grappelli (v), Django Reinhardt (g).

I've Found A New Baby.

Novembre, La Haye (Pays-Bas)

Quintette du Hot Club de France

Stéphane Grappelli (v), Django Reinhardt (g solo), Joseph Reinhardt, Eugène Vees (g), Louis Vola (b).

Dutch Polygon Journal (fragments radiophoniques non identifiés).

19 novembre, Paris

Bill Coleman and his orchestra

Bill Coleman (tp, dir), Christian Wagner (cl, as), Frank «Big Boy» Goudie (ts, cl), Emil Stern (p), Django Reinhardt (g), Lucien Simoens (b), Jerry Mengo (dm).

I Ain't Got Nobody/Baby, Won't You Please Come Home ?/Big Boy Blues/Swing Guitars/Bill Coleman Blues (tp solo + D. R.).

23 novembre, Paris Eddie South

Eddie South

Eddie South (v), Django Reinhardt (g), Paul Cordonnié (b).

Somebody Loves Me/I Can't Believe That You Are In Love With Me.

25 novembre, Paris

Eddie South

Eddie South, Stéphane Grappelli (v), Django Reinhardt (g), Paul Cordonnié (b).

Interprétation swing du 1^{er} mouvement du concerto en ré mineur de J.-S. Bach/Improvisation sur le 1^{er} mouvement du concerto en ré mineur de J.-S. Bach/Fiddle Blues.

25 novembre, Paris

Quintette du Hot Club de France

Stéphane Grappelli (v), Django Reinhardt (g solo), Joseph Reinhardt, Eugène Vées (g), Louis Vola (b).

Bricktop/Speevy/Minor Swing/Viper s Dream.

7 décembre, Paris

Quintette du Hot Club de France avec Michel Warlop

Même formation que précédemment + Michel Warlop (v).

Swinging With Django/Paramount Stomp.

14 décembre, Paris

Quintette du Hot Club de France + cuivres et cordes

André Comille, Gus Deloof, Philippe Brun (tp), Guy Paquinet, Josse Breyere (tb), Paul Bartel, Joseph Swetchin, Michel Warlop(v), Django Reinhardt (g solo), Joseph Reinhardt, Eugène Vées (g), Louis Vola (b).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(g), Emmanuel Soudieux (b), Pierre Fouad (dm).

Hungaria/Out Of Nowhere.

Django Reinhardt et le Quintette du Hot Club de France

Django Reinhardt (g solo, arr), Hubert Rostaing (cl, arr), Eugène Vées (g), Emmanuel Soudieux (b), Pierre Fouad (dm).

Dinette/Crépuscule/Swing 42.

26 septembre, Paris

Festival Swing 1942

Part 1 : Hubert Rostaing et son orchestre, Jam Session, Gus Viseur et son orchestre, Alix Combelle et le Jazz de Paris.

Part 2 : Aimé Barelli et son orchestre, Michel Warlop Trio.

Dany Kane Quintette, Django's Music.

Festival Swing 42 (Part 1 et Part 2).

1942

31 mars, Paris

Hubert Rostaing et son orchestre

Hubert Rostaing (cl, arr, dir), Aimé Barelli (tp), Noël Chiboust (ts), Eddie Barclay (p), Eugène Vées (g), Django Reinhardt (b solo), Emmanuel Soudieux (b), André Jourdan (dm).

Première idée d'Eddie (Petit péché mignon).

Django's music

Django Reinhardt (g solo), Hubert Rostaing (cl, as, arr), Pierre-Séverin Luino, Alex Caturegli, Aimé Barelli (tp), Maurice Gladieu, Pierre Rémy (tb), Maurice Cizeron (as, fl), Christian Wagner (as), Noël Chiboust (ts), Paul Collot (p), Eugène Vées (g), Emmanuel Soudieux (b), André Jourdan (dm).

Nymphéas/Féerie.

Django Reinhardt et le Quintette du Hot Club de France

Django Reinhardt (g solo), Hubert Rostaing (cl), Eugène Vées (g), Emmanuel Soudieux (b), André Jourdan (dm).

Belleville/Lentement, mademoiselle.

16 avril, Bruxelles

Django Reinhardt

Django Reinhardt (g, v), Ivon de Bie (p).

Vous et moi/Distraktion/Blues en mineur/Studio 24.

Django Reinhardt et son grand orchestre (Fud Candrix et son orchestre)

Django Reinhardt (g solo), Fud Candrix (cl, ts, arr, dir), Maurice Giegas, Lucien Devroye, Janot Morales (tp), Nick Frézar, Louis Melon (tb), Bobby Naret, Lou Logist (cl, as), Benny Pauwels (cl, ts), Victor Ingeveld (ts, fl), Ivon de Bie (p), Eugène Vées (g), Emmanuel Soudieux (b), André Jourdan (dm).

Place de Brouckère/Seul ce soir/Mixture/Bei Dir War Es Immer So Schön.

8 mai, Bruxelles

Django Reinhardt - Stan Brenders et son orchestre de danse

Django Reinhardt (g solo, arr), Stan Brenders (dir), Paul D'Hondt, Raymond Chantrain (tp), Georges Clais (tp solo), Jean Damm, Sus Van Camp (tb), Louis Billen, Jo Magis (as, cl), Jeff Van Heerswingels (ts), Jack Demany (ts, v, arr), Arthur Saguet (bs, ts, cl, arr), Jean Douillez, Walter Féron, Émile Deltour, Chas Dolne (v), John Ouwerx (p), Jim Vanderjeught (g), Arthur Peters (b), Josse Aerts (dm).

Divine biguine/Nuages/Djangologie/Eclats de cuivre/Django Rag/Dynamisme/Tons d'ébène/Chez moi à six heures.

17 février, Paris

Django Reinhardt et le Quintette du Hot Club de France

Django Reinhardt (g solo), André Lluís, Gérard Lévêque (cl), Eugène Vées (g), Jean Stome (b), Gaston Léonard (dm).

Douce ambiance/Manoir de mes rêves/Oui/Cavalerie.

26 février, Paris

Django Reinhardt et le Quintette du Hot Club de France

Django Reinhardt (g solo), Gérard Lévêque (cl), Eugène Vées (g), Jean Storne (b), Gaston Léonard (dm).

Fleur d'ennui.

Django Reinhardt

Django Reinhardt (g solo), Eugène Vées (g), Jean Storne (b), Gaston Léonard (dm).

Blues clair/Improvisation n°3 (take 1)/Improvisation n°3 (take 2).

12 mars, Paris

Django Reinhardt et son orchestre (Fud Candrix et son orchestre)

Django Reinhardt (g solo), Fud Candrix (cl, ts, arr, dir), Maurice Giegas, Lucien Devroye, Janot Morales (tp), Nick Frézar, Louis Melon (tb), Bobby Naret, Guy Plum (cl, as), Benny Pauwels (cl, fl, ts), Ivon de Bie (p), Eugène Vées (g), Emmanuel Soudieux (b), Pierre Fouad (dm), Gérard Lévêque (arr).

Belleville/Oubli/Zuiderzee Blues.

7 juillet, Paris

Django Reinhardt et son orchestre

Django Reinhardt (g solo, arr, dir), Alex Caturegli, Maurice

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éditions, 1983.

Tournés, Ludovic, *New Orleans sur Seine*, éditions Fayard, 1999.

Williams, Patrick, *Django*, éditions du Limon (rééd. Parenthèses), 1991.

De nombreuses publications périodiques ont également été consultées, notamment les magazines *Jazz Hot*, *Jazz Magazine*, *Jazzman*, *Down Beat*, *Metronome*, *French Guitar*, ainsi que les revues *Études tziganes*, *Les Cahiers du jazz* et *Ethnologie française*.

Remerciements

Max Robin pour sa générosité, son érudition, son ironie discrète, son redoutable «Band of Gypsies» et ses «Ferrailleuses».

Philippe Cuillerier que tout le monde appelle «Doudou» parce que c'est le crooner-guitariste-bourlingueur le plus attachant que j'aie jamais rencontré.

Patrick Frémeaux qui est un homme d'affect avant d'être un homme d'affaires. Longue vie à son entreprise de salubrité culturelle.

Alain Antonietto et Daniel Nevers que je n'ai jamais croisés et qui m'ont pourtant beaucoup apporté. Chacun, à sa manière, a fourni des travaux essentiels. Que sainte Sara les protège.

Maurice «Prez» Cullaz qui avait toujours une anecdote croustillante à m'offrir. Il était d'une bonne mauvaise foi qui fait souvent défaut aujourd'hui. Le son de sa voix me manque.

Stéphane Grappelli, en souvenir d'une interview aussi drôle que stylée, que nous avons achevée dans les bulles de champagne et les arpèges d'un piano droit.

Et, bien sûr, Charles Delaunay avec qui j'ai trop peu parlé lorsque je le rencontrais parfois dans le passage de la Boule-Blanche. Ses livres de souvenirs ont été précieux et on ne rendra jamais assez hommage à son travail d'orpailleur.

Enfin, je voudrais évoquer Jacques Montagne que j'ai rencontré un jour de 1977, dans un magasin d'instruments d'occasion. Assis sur un petit ampli, il jouait au fond de la boutique sur une vieille Favino électrique dont le vernis était passablement écaillé. Je suis resté planté là, à l'écouter pendant plus d'une heure, et je ne savais pas alors qu'il était une grande figure du jazz manouche, un de ces passeurs qui comptent dans

l'histoire. À vrai dire, je n'avais encore jamais vu un guitariste capable de s'exprimer aussi vite et avec autant de profondeur, en utilisant seulement deux doigts. Je n'ai pas osé lui parler, et ce n'est pas plus mal. J'ai appris plus tard que cet homme était peu loquace et assez solitaire. Mais sa guitare m'en avait dit assez. Je lui dois une de mes plus fortes émotions musicales.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France